

## Pouvoirs et puissances dans les mondes d'Ursula Le Guin

René Fugler

**D**e l'œuvre foisonnante, en constante évolution, d'Ursula Le Guin, les lecteurs qui ne sont pas particulièrement attirés par la littérature de l'imaginaire ont retenu surtout un roman, *Les Dépossédés*<sup>1</sup>. Pour intéressante et riche d'idées qu'elle soit, cette histoire d'un savant poursuivant ses recherches envers et contre tout dans une société anarchiste en train de se scléroser dans son isolement volontaire n'est peut-être pas l'entrée la plus facile dans un univers qui offre beaucoup d'autres attraits. Et qui, dans la variété des récits qui nous font traverser les sociétés les plus surprenantes, met toujours en jeu l'affrontement d'individus en quête de liberté avec des pouvoirs avides de s'accroître quitte à basculer un monde entier dans le chaos. Mais cela n'aurait pas de sens de lire Le Guin à la recherche de théories politiques : la motivation est d'abord dans le plaisir de la lecture, dans l'attrait des histoires racontées. Si on y trouve matière à réflexion – il y a matière à réflexion – c'est chemin faisant, dans une belle entreprise de « décolonisation de l'imagination » et d'ouverture à la différence.

Ce plaisir de la lecture doit beaucoup au fait qu'Ursula Le Guin est un véritable écrivain<sup>2</sup>, même si elle a choisi de s'exprimer dans des genres qu'elle-même considère parfois comme mineurs, la science-fiction en particulier. Elle mène des intrigues qui tiennent en haleine dans une langue économe et claire. Son goût du détail dans la description des environnements sociaux ou naturels s'en tient au plus significatif. La construction de ses

---

1. Robert Laffont, 1975, réédité dans la collection ailleurs & demain en 2000. Voir sur ce livre dans *Réfractons* le commentaire critique de Finn Bowring, « La liberté les mains dans les poches » (n° 3, hiver 1998-99, p. 25 à 44) et la réponse de René Furth, « La liberté rien dans les poches » (n° 5, printemps 2000, p. 129 à 131). Après des années de pénurie, des rééditions sont de nouveau disponibles en Livre de Poche et chez Laffont, qui a aussi publié ces derniers temps des romans et des nouvelles encore inédits en France.

2. Je ne dis pas écrivaine, qui fait sonner vaine...



romans, qui peuvent paraître de facture traditionnelle, est très concertée dans ses changements de perspective entre personnages et dans ses ruptures chronologiques. Une fine sensibilité colore discrètement les relations qu'elle tisse entre ses personnages et tout autant ses évocations de la nature, qui restent toujours liées à la tonalité du récit ou aux péripéties de l'intrigue.

### histoires du futur

*Les Dépossédés* (1974) est le roman qui ouvre ce qu'on appelle le « cycle de Hain », la grande saga de science-fiction d'Ursula Le Guin. Cette « utopie ambiguë » – selon les termes de l'auteure – en constitue même le premier épisode, selon la chronologie interne du cycle, même si, dans l'ordre des publications, quatre romans et des nouvelles ont déjà raconté des épisodes ultérieurs. Selon la chronologie proposée par Gérard Klein d'après une étude américaine, les *Dépossédés* se situeraient ainsi vers l'an

2300, alors qu'un roman précédent, *la Main gauche de la nuit* (1969) nous amenait déjà vers 4870<sup>3</sup>. Une autre tentative de chronologie, cependant, ne sépare les deux histoires que de quatorze siècles<sup>4</sup>. Ursula Le Guin elle-même s'amuse de ces tentatives de mise en ordre : le fil chronologique du cycle, dit-elle, « ressemble à ce qu'un chaton retire du panier à tricote, et son histoire est surtout constituée de trous »<sup>5</sup>.

C'est que son œuvre se développe de manière... anarchique, acentrique selon Gérard Klein. Il lui arrive de partir d'une nouvelle pour développer un thème en roman, de compléter un roman par des nouvelles qui suivent ou précèdent son récit dans le temps. Avec parfois des discordances, ou même une « réécriture » de son Histoire-fiction comme on le verra pour le cycle de *Terremer*, en fonction de l'évolution de ses idées. Ce qui ne gâte en rien le plaisir du lecteur scrupuleux ou passionné, heureux de retrouver ses personnages ou ses mondes dans un « réseau » qui s'amplifie sans cesse, et de découvrir de nouveaux éclairages, d'autres *harmoniques* de ses thèmes.

Ainsi, dans les *Dépossédés*, on verra le physicien Shevek inventer un instrument de haute technologie, fort utile dans des épisodes publiés plus tôt : « l'ansible » qui permet la communication instantanée entre systèmes stellaires. C'est lui qui rendra possible par la suite la création de

3. « Chronologie galactique » reprise par Gérard Klein dans sa préface à un recueil de nouvelles : Ursula Le Guin, *le livre d'or de la science-fiction*, Presses Pocket, 1978, p. 12-13.

4. Hélène Escudié, *Ursula K. Le Guin, une Alchimie de l'Ailleurs*, thèse soutenue à Strasbourg en 2004 sous la direction d'André Bleikasten, p. 38 (non publiée).

5. Préface au recueil de nouvelles *l'Anniversaire du monde*, Robert Laffont, ailleurs & demain, 2006 (éd. originale 2002).

la Ligue de tous les mondes, dont les *Dépossédés* ne présentent encore que l'ébauche : l'échange d'ambassades entre la Terre, épuisée et surpeuplée, la luxuriante planète Urras – que les dissidents anarchistes ont quittée pour sa « jumelle » désertique Anarres – et Hain, qui fut il y a très longtemps le berceau de l'humanité. La Ligue s'étendra à d'autres mondes avant de se disloquer dans les conflits internes et sous les agressions d'un ennemi extérieur.

La planète Hain, qu'aucune histoire ne nous a décrite jusqu'à présent, n'intervient dans les romans que par ses envoyés ou représentants. Son rôle n'en est pas moins essentiel. Au cours de plus d'un million d'années, elle a essaimé sur un grand nombre de mondes plus ou moins habitables. Dans sa démesure, elle s'est livrée à des expériences biologiques et sociologiques qui ont multiplié les espèces humaines et les civilisations. Elle a commis des abominations dont on ne nous dit pas grand-chose. Sauf que l'expérience et le remords l'ont conduite à une forme de sagesse qui l'amène à tenter d'établir dans l'univers la paix et l'équilibre, sans recours à la force. Après la dissolution de la Ligue, Hain va être l'initiatrice d'une nouvelle forme d'alliance, *l'Ekumen*, dont les interventions, directes ou par influence, se manifestent dans la suite du cycle.

« C'est un peuple très étrange, ces Hainiens, dit à Shevek l'ambassadrice de Terra. Plus vieux que tous les autres ; infiniment généreux. Ils sont altruistes. Ils agissent à cause d'un sentiment de culpabilité que nous ne comprenons même pas, malgré tous nos crimes. » Retournant sur sa planète Anarres dans un vaisseau hainien, Shevek ressent les membres de l'équipage comme courtois, prévenants, plutôt sombres. Il y a peu de spontanéité en eux. C'est un peuple aussi que rien n'étonne. Instruits par une si

longue histoire, « ils ne voient rien de nouveau sous le soleil, ou n'importe quel autre soleil », selon l'auteure elle-même. Ils ont même vu des sociétés anarchistes.

Dans *la Main gauche de la nuit* (1969), alors que l'Ekumen réunit 83 planètes, son envoyé sur la planète glaciale Gethen, peuplée d'androgynes, le présente ainsi : « l'Ekumen n'est pas essentiellement un gouvernement – pas du tout. [...] C'est une unité sociale qui possède, au moins en puissance, une civilisation. C'est une organisation éducatrice ; par cet aspect c'est une très vaste école – vaste comme l'Univers. Elle a vocation pour favoriser la communication et la coopération [...] Comme entité politique l'Ekumen coordonne, il n'ordonne pas. Il n'a pas de lois à faire exécuter ; ses décisions sont prises en conseil, par consentement mutuel, et non à l'unanimité ou par des ordres autoritaires<sup>6</sup>. » Dans sa préface à *l'Anniversaire du monde*, la romancière relativise avec humour : l'Ekumen est « un groupement de mondes non directif, qui fait circuler les informations, et qui, à l'occasion, enfreint sa propre directive d'être non directif »<sup>7</sup>.

6. Robert Laffont. 1971, p.153.

7. On trouve une réplique ironique, sinon cynique, et selon Gérard Klein « post-moderne » de l'Ekumen et de Hain dans l'univers créé par l'auteur britannique Iain M. Banks : *la Culture* est une société galactique, libertaire, pacifiste, hédoniste, attachée à diffuser ses idéaux à travers les mondes, mais qui, lorsque ses valeurs sont mises en cause ou lorsqu'elle rencontre dans son expansion des systèmes oppressifs et batailleurs, n'hésite pas à faire intervenir son service des Affaires Spéciales qui ne recule devant aucune manipulation ou coup tordu... Avec de brillants agents partagés entre le plaisir de l'action et le scrupule moral. Publiés par Laffont, *l'Homme des jeux, une Forme de guerre, l'Usage des armes*, etc. ont été repris en Livre de poche/science-fiction. Préfaces de Gérard Klein. Parfois inégal et compliqué, c'est un cycle dans l'ensemble bien excitant.

Quand un monde nouveau est découvert ou se manifeste, l'Ekumen envoie tout d'abord des observateurs (qui restent discrets), puis un représentant provisoire, un *Mobile*, chargé d'entrer en contact avec la population ou l'une de ses sociétés. Souvent, des régimes différents coexistent ou s'opposent, et parfois des espèces humaines ou humanoïdes différentes. Pas de débarquement en force, au mieux un vaisseau qui reste au loin. L'envoyé est souvent un ou une ethnologue. Toutes ses biographies précisent qu'Ursula Le Guin est la fille de l'ethnologue Alfred Kroeber, spécialiste des langues et coutumes des Indiens de Californie, et de Theodora Koebler qui a écrit deux livres sur Ishi, «le dernier Indien sauvage», qui a eu son heure de célébrité en France<sup>8</sup>. Cette influence familiale, et sa propre fréquentation des Indiens, la rendra sensible à la différence des cultures et à la nécessité de les respecter : c'est une des sources de son œuvre.



8. En traduction : *Ishi – Testament du dernier Indien sauvage d'Amérique du Nord*, Plon, 1968, collection Terre humaine (Pocket poche, 2002).

9. *La nébuleuse du Crabe, la paramécie et Tolstol*, avant-propos au volume des éditions Opta (1972) qui réunit les trois premiers romans (selon l'ordre de parution) du cycle de Hain : *le Monde de Rocannon, Planète d'exil, la Cité des illusions*.

10. Thèse citée, p. 169.

## l'ethnofiction

L'ethnologie devient ainsi le soubassement scientifique de sa fiction, complétée par sa connaissance de différentes mythologies et sa réflexion sur la linguistique. Elle semble d'ailleurs plus généralement curieuse d'information scientifique. Ce qu'elle admire par-dessus tout dans la science-fiction, a-t-elle écrit, «c'est la tentative d'inclure dans l'art – dans la littérature d'imagination – un champ immense, absolument et véritablement neuf, celui de la science et de la technologie modernes. Par leurs répercussions sur l'humain, bien sûr.» «Nous avons besoin de comprendre, nous avons besoin de mythes qui nous appartiennent... C'est pour cela que je défends la science-fiction qui édifie les mythes de notre nouveau monde. Parce qu'elle discerne déjà les beautés et les plaisirs que les découvertes de la science réservent à l'artiste : les splendeurs esthétiques aussi pures qu'une étoile neutronique, une hélice d'A.D.N. ou le cycle des rêves d'une nuit d'homme<sup>9</sup>.»

Dans la prise de contact de l'Ekumen avec un nouveau monde, l'ethnologue n'est pas seulement un observateur, il joue souvent le rôle de l'intermédiaire. Ses pouvoirs sont limités, il ne dispose que de sa culture, de sa capacité de compréhension et de ses talents diplomatiques. Sa vie peut être en jeu dans l'aventure, non seulement par suite de l'hostilité des populations autochtones, mais parfois par la faute de la volonté de conquête et de domination qui possède d'autres membres de l'expédition ou les dirigeants d'une colonie déjà installée. Il arrive ainsi que le médiateur, ou le partenaire qu'il a trouvé dans l'autre culture, soit sacrifié, ce qu'Hélène Escudie interprète comme un «dépassement de l'individu pour le mieux collectif»<sup>10</sup>.

L'affrontement entre la reconnaissance de l'autre et le pouvoir établi peut s'avérer particulièrement dramatique, comme dans *le Nom du monde est forêt* (1972)<sup>11</sup>. L'action peut se situer un siècle environ après *les Dépossédés*. La Terre, qui a dévasté sa végétation et souffre de famines, a implanté sur une planète couverte de forêts une colonie qui la fournit en bois. Pour la main-d'œuvre, les colons ont réduit en esclavage une partie de la population autochtone. Les administrateurs militaires lui dénie toute humanité à cause de son apparence physique et de sa culture qu'ils refusent de comprendre. Une partie de la planète est déjà ravagée, ce qui a détruit aussi le peuple qui l'occupait et vivait en symbiose avec la forêt. Des études de l'ethnologue en mission, la hiérarchie de la colonie ne retient que le caractère pacifique, donc inoffensif, des indigènes, et ses rapports sur leur maltraitance systématique ne sont pas communiqués à la Terre. Il peut le constater quand un vaisseau terrestre arrive à l'improviste, en ayant à son bord deux représentants de la Ligue de tous les mondes, dont la colonie ignorait la création récente (18 ans...) à cause des délais de transmission et de déplacement interstellaire, qui permettraient aussi à la colonie de vivre en autarcie. Le fameux ansible, le transmetteur instantané qui est aussi du voyage, informera les colons des nouvelles dispositions prises pour les planètes occupées. Mais il est trop tard. Grâce en particulier aux liens d'amitié établis entre l'ethnologue et un des autochtones asservis, ceux-ci se sont adaptés à la culture des colons : ils répondent désormais à la violence par la violence, au massacre par le massacre. Le sacrifice du médiateur cependant n'aura pas été inutile : la Ligue décide de rapatrier les Terriens et de ne pas permettre un nouveau contact avant un siècle.

Selon Ursula Le Guin elle-même, ce roman, sur le mode de la transposition et de la métaphore, est une réaction contre la guerre du Vietnam<sup>12</sup>. C'est sans doute son livre le plus violent.

Par la suite, au fil des siècles, les lois de la Ligue se feront plus contraignantes pour les colons (la Ligue était plus autoritaire que l'Ekumen...). Ceux de *Planète d'exil* (1966)<sup>13</sup> ne sont pas autorisés à utiliser dans leurs relations avec les autochtones une technologie supérieure à celle dont disposent ceux-ci... qui ne se sont pas encore donné la peine d'inventer la roue. Six cents ans après leur arrivée (ils vivent en l'an 1495 de la Ligue), les Outreterriens ne forment plus qu'une petite cité qui s'étirole, frappée de stérilité. Les populations originaires évitent et méprisent les « hors-venus » soupçonnés de sorcellerie. Aucun vaisseau n'est venu leur apporter techniques nouvelles ni information ; ils



11. Robert Laffont, 1979, réédité en 2000 à la suite de *le Dit d'Aka*, avec un essai de Gérard Klein, *Malaise dans la science-fiction américaine*.

12. Au cours d'une discussion dans le cadre du premier Symposium international sur l'anarchisme organisé par Pietro Ferrua à Portland au printemps 1980 (revue *L'Arc* n° 91/92, « Anarchies », 2e trimestre 1984, p. 19 : Ursula Le Guin, « L'anarchisme : idéal nécessaire »).

13. Réédité en Livre de poche (science-fiction) en 2003.

ignorent même si la Ligue existe encore (en 1966, la romancière n'a pas encore inventé l'ansible...). Une rencontre amoureuse suscitera enfin les indispensables médiateurs. Elle permettra aussi de constater que, même sur le plan physiologique, une heureuse évolution a adapté les colons à la planète. Comme l'amitié, l'amour est chez Le Guin un efficace facteur de communication.

Revenons à l'ethnologie, qui trame toujours le tissu de ses romans. Il s'agit bien entendu d'*ethnologie fictive*, d'«ethnofiction» fondée et développée à partir des connaissances effectives de la romancière<sup>14</sup>. Chacun de ses livres constitue ainsi une «expérience de pensée», où elle invente avec un plaisir évident et une imagination toujours renouvelée des institutions, des structures de parenté, des modes de relation amoureuse, des types de rapports entre hommes et femmes (les hommes sont parfois le sexe dominé), des traditions et des mythologies, et même des langues. En rappelant qu'elle imagine aussi des espèces humaines différentes... avec les mœurs sur-

prenantes qu'elles peuvent développer. Le récit précise peu à peu ces données, selon le fil de l'aventure qui se déploie. Les formes du pouvoir politique sont toujours indiquées, du régime oligarchique ou monarchique à la bureaucratie, en passant par différentes formes de démocratie ou même d'anarchie. Elles se dessinent au cours du récit, en déterminant les comportements, les risques encourus, les stratégies à mettre en œuvre.

Les oppositions et les conflits, entre personnages ou groupes sociaux, s'organisent régulièrement entre deux pôles : la volonté de pouvoir, la fermeture à l'autre, l'obstination dans l'isolement d'un côté, et de l'autre le désir de libération, la reconnaissance de la différence, la recherche de la connexion et de la coopération. Mais l'opposition ne reste pas schématique, chaque personnage a ses ambiguïtés, chaque culture sa pente dangereuse ou ses valeurs qui méritent le respect.

### L'invention éthique

Ce n'est pas sans raison qu'Ursula Le Guin se réfère à Kropotkine, et plus généralement à l'anarchisme «tel qu'il est préfiguré dans la pensée taoïste originelle et qu'il a été développé par Shelley et Kropotkine, Goldman et Goodman. La cible principale de l'anarchisme est l'Etat autoritaire (capitaliste ou socialiste); son thème principal, qui relève de la morale appliquée, est la coopération (solidarité, assistance mutuelle). C'est la plus idéaliste, et à mon avis la plus intéressante, de toutes les théories politiques»<sup>15</sup>.

La domination, dans le cycle, prend rarement les formes brutales du *Nom du monde est forêt*. Elle est parfois plus insidieuse, mais non moins mortifère. Dans *la Cité des illusions*<sup>16</sup>, elle s'appuie

14. La première édition de *Always Coming Home* (1985) était même accompagnée d'une cassette où étaient enregistrés les musiques, poèmes et chants rituels d'un peuple censé vivre dans 20 000 ans (Escudé, p. 211). Traduction française (sans disquette...) chez Actes Sud, *la Vallée de l'éternel retour*, 1994.

15. Citation reprise (sans référence) dans la présentation de la nouvelle «A la veille de la révolution», écrite après *les Dépossédés* pour expliciter les origines de la pensée qui inspirait les créateurs de la société libertaire d'Anarres (dans le recueil cité plus haut du *livre d'or de la science-fiction*, p. 333). La nouvelle est d'ailleurs dédiée à Paul Goodman. Dans une autre transcription, par Marianne Enckell, de l'entretien organisé au Symposium de Portland, elle cite aussi Murray Bookchin pour ce qui concerne la technologie douce («Science-fiction et anarchie» dans *Agora* n° 2 (Toulouse, été 1980).

16. *Opta*, 1972, réédité en Livre de poche (science-fiction), 2004.



sur la manipulation des esprits et le mensonge. Nous sommes dans un avenir plus lointain<sup>17</sup>, la Terre est reboisée ! mais dans une situation plus catastrophique que jamais. Elle est elle-même colonisée depuis douze siècles par l'Ennemi extérieur, l'Ennemi inconnu venu d'on ne sait où, les Shing. La Ligue est disloquée, les vols interstellaires semblent arrêtés, l'humanité terrienne survit en petites tribus dispersées qui s'évitent ou s'ignorent. Ses archives sont détruites, les documents qui restent sont peut-être faussés, la technologie dont elle dispose est réduite aux usages domestiques. Il n'existe plus aucun moyen de communication à distance. Des techniques « psychiques » qui avaient été développées du temps de la Ligue subsiste la télépathie, mais elle n'est plus fiable : elle transmettait certes la confusion et l'erreur, mais pas le mensonge ; les Shing ont brisé cette limite, ils parviennent à diffuser des pensées mensongères. Ils arrivent même à faire croire qu'ils n'existent pas. Ils empêchent toute entreprise d'envergure et tout regroupement, mais prétendent assurer le confort, la civilisation et la paix parce que leur loi

suprême, le « respect de la vie », interdit le meurtre. Ils utilisent pour leur compte une technologie très développée.

C'est de la « planète d'exil » que viendra l'imprévu : la nouvelle espèce humaine qui y prospère, hybridation des Terriens délaissés et des indigènes, a retrouvé les voies du progrès... dans le cadre d'une société strictement hiérarchisée. Une dualité de culture sauvera son envoyé, et la planète elle-même par la même occasion : sa formation d'origine unie à l'expérience transmise par les Terriens le préservera des manipulations « psychotechniques » des Shing.

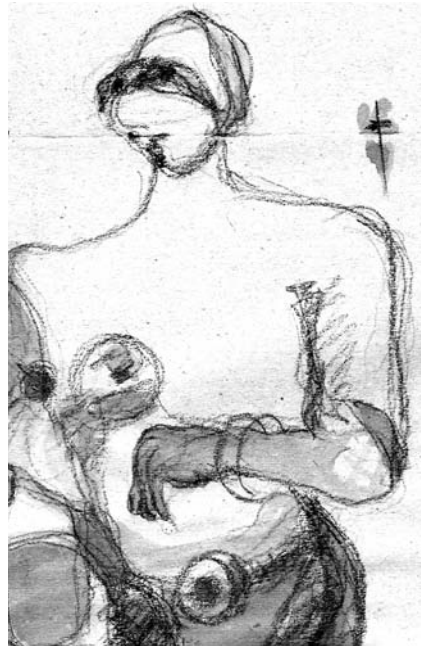
La destruction de la culture et les entraves mises à la communication (au sens premier) ainsi qu'à la coopération reviennent régulièrement comme méthodes de domination dans l'œuvre de Le Guin. Dans *le Dit d'Aka*<sup>18</sup>, le pouvoir en place sur une planète récemment contactée par l'Ekumen a entrepris d'éradiquer la culture qui a été depuis des millénaires celle des sociétés qu'il gouverne. Pour rattraper le retard scientifique et technique de ce monde, la Corporation qui le dirige et qui ne mise que sur la Science a décidé de détruire tous les livres anciens, d'éradiquer tous les contes, légendes, poèmes et musiques qui constituaient sa civilisation. Y compris l'ancienne écriture sous toutes ses formes. Une Observatrice de l'Ekumen, ethnologue évidemment, a enfin reçu l'autorisation de quitter la capitale pour se rendre dans une lointaine région montagneuse afin d'étudier sa population, dans laquelle se cacheraient les derniers pratiquants d'une religion interdite. C'est une Terrienne – une Indienne

17. Vers 4370, pour m'en tenir à la chronologie utilisée par G. Klein.

18. 2000, traduit la même année pour Laffont, collection ailleurs & demain.

formée en Amérique – que son expérience a préparée à cette mission : la Terre sort à peine d'une période où, dans un fanatisme inverse de celui d'Aka, des intégristes religieux s'étaient emparés du pouvoir et avaient entrepris de brûler les livres. Le voyage d'études ne sera pas sans dangers, et là aussi un médiateur – d'abord peu coopératif puis amoureux – sera brisé par le conflit des cultures. Une fois encore, la résistance contre le pouvoir oppressif et destructeur prend la forme du réseau (qui couvre comme une toile d'araignée toute la planète) et de la coopération.

L'univers fictif inventé par Ursula Le Guin, « rencontré par hasard » dit-elle, ne la laisse jamais en paix, et ses mondes – « petits mondes faits de mots » – lui envoient sans cesse messages, interrogations, propositions. Elle poursuit ainsi ses « expériences de pensée » sur des mœurs imaginables et les formes de pouvoir qu'elles impliquent dans des recueils de nouvelles. Sept sur huit, dans *l'Anniversaire du monde*<sup>19</sup>, se rattachent au cycle de l'Ekumen. Leur thématique est essentiellement celle des relations amoureuses, incluant aussi bien l'homosexualité qu'un complexe mariage à quatre. La romancière revient là « en s'amusant » sur la vie sexuelle des androgynes de la planète Nivôse (*la Main gauche de la nuit*) et les institutions qui la régulent. C'est dans ce recueil qu'on explore un monde dominé par les femmes – les hommes, voués aux joutes sportives et à la procréation, sont exclus de l'université et des travaux intellectuels – et une société fondée sur l'esclavage.



La caractéristique essentielle de son œuvre, selon Gérard Klein, c'est qu'elle choisit « de s'inscrire en rupture et même en contradiction avec le pessimisme aigu imprégnant depuis le milieu des années soixante la science-fiction anglo-saxonne »<sup>20</sup>. Souvent dévastée, on l'a vu, la Terre renaît toujours de ses cendres, découvre d'autres mondes et lie alliance avec d'autres humanités dès qu'elle les reconnaît comme telles et renonce à les dominer. L'univers de Le Guin n'est pas l'univers de *la crise*, mais un univers où *les crises*, constantes, sont surmontées. Le ressort de sa création serait ainsi *l'invention éthique*, dans la perspective d'un humanisme fondé sur la reconnaissance de la différenciation des groupes humains et le projet « d'organiser sans trêve des systèmes d'échanges entre unités différenciées ».

19. 2002, livre cité plus haut.

20. *Le Livre d'or de la science-fiction*, livre cité, p.14.



## la magie de Terremer

Il pourra sembler étrange de trouver une invention éthique qui nous concerne dans un monde où la magie tient la place de la science... Dans le cycle de *Terremer*<sup>21</sup>, nous sommes renvoyés une orbite plus loin dans l'ordre de la transposition et de la métaphore. Si notre imagination peut être stimulée par des spéculations qui projettent l'humanité dans un avenir lointain en prolongeant des lignes d'évolution possibles de notre société, ce que fait souvent la science-fiction, comment allons-nous reconnaître nos motivations et nos inquiétudes dans un monde aux contours médiévaux dont toutes les coordonnées sont imaginaires ?

En fait, le lecteur n'y est pas plus désorienté que dans un roman qui prend pour cadre notre XVII<sup>e</sup> siècle ou le Moyen Âge «réel». Une fois admis les postulats de départ – chez Le Guin, ils sont et restent cohérents – les comportements des personnages, leurs émotions et leurs enjeux sont tout à fait compréhensibles et captent facilement notre adhésion ou notre réprobation. Et si les formes de pouvoir prennent ici moins d'importance, des passions comme la volonté de pouvoir et de domination font partie des ressorts essentiels de l'intrigue.

Dans ce cycle, qui relève donc du genre qu'on appelle la *fantasy*<sup>22</sup>, deux formes de pouvoir coexistent, en alliance ou en opposition : celui des Rois, princes, tyrans, seigneurs de la guerre ou même chefs de pirates, et celui des Mages, sorciers et autres jeteurs de sorts. Le premier peut être fondé sur le droit et la tradition, ou sur la force et la violence. Dans un cas comme dans l'autre, il peut chercher à s'appuyer sur *les pouvoirs* des Mages et consorts. Quand un pouvoir est «de droit» – il y a là comme un «droit naturel» qui est en accord avec les éléments magiques dont participent l'homme et la

nature – il contribue à l'équilibre du monde. Équilibre toujours instable, parce que certains dépositaires des pouvoirs magiques sont tentés d'en abuser pour dominer leur société et même accéder à l'immortalité. De plus, derrière et sous les puissances que peuvent mobiliser les mages, et plus anciennes qu'elles, subsistent les Puissances Innommables, forces de chaos et de mort qui n'attendent que l'occasion de se déchaîner dès qu'on les invoque ou les provoque.

Sur les innombrables îles qui constituent l'archipel de Terremer, c'est donc la magie qui tient lieu de science et de technologie. Avec des formes et des niveaux d'efficacité qui changent selon les îles et leur histoire. Ses applications vont du simple artisanat au grand art. Selon ses dons – si vous n'avez pas un talent inné, vous ne serez jamais mage – sa formation et sa qualification, le sorcier répare ou retrouve des objets, confère étanchéité aux bateaux et solidité aux murs, fait souffler le vent dans les voiles, se transforme en épervier, déclenche ou contient des tremblements de terre. Il peut guérir hommes et bêtes ; ce sont les *sorcieres* en général qui s'acquittent de cette tâche, avec d'autres activités «mineures». Au plus haut niveau, ces sciences sont enseignées sur l'île de Roke par neuf Maîtres (un Archimage est leur chef élu). Dans des disciplines bien spécifiées, selon les connaissances et les énergies naturelles mobilisées.

Il y a, sous toutes ces fictions, une conception poétique, symbolique, de l'univers, fondée sur un accord de l'homme avec les éléments, la lumière et les ténèbres, les forces de vie et de mort.

21. Robert Laffont, ailleurs & demain, a republié en 2001 la trilogie qui forme sa première partie : *le Sorcier de Terremer* (1968), *les Tombeaux d'Atuan* (1971), *l'ultime Rivage* (1973).

22. Dont le prototype reste *le Seigneur des anneaux* de Tolkien (1954-1955).

C'est pour cela, sans doute, qu'elles touchent notre imaginaire au-delà, ou en deçà, du simple récit. Il y a aussi comme une économie, une écologie de la magie : le vrai mage ne mobilise les énergies que par nécessité, pour ne pas perturber l'équilibre du monde. Au fondement de tout agit le Vrai Langage, l'Ancien Langage : pour avoir prise sur un objet ou un animal, il faut connaître son vrai nom, Pour un humain, révéler son vrai nom c'est donner prise sur soi. C'est aussi la langue que parlent les Dragons, qui participent à la fois des forces créatrices et des forces chaotiques. « Leur beauté était faite de force terrible et de férocité totale, et aussi de la grâce de la raison. »

Les premiers livres sont au sens précis des romans de formation. Le jeune chevalier Ged, Épervier de son nom d'usage (*le Sorcier de Terremer*), acquiert son savoir à travers une longue série d'épreuves, dont la pire sera provoquée par son orgueil et sa volonté de domination. Dans une démonstration de puissance qui dépasse ses capacités, il libère des ténèbres son ombre qui le traquera pour le détruire jusqu'à ce qu'il décide de l'affronter et de la poursuivre à son tour. Pour arriver finalement à la vaincre en la nommant : de son propre nom. Dans *les tombeaux d'Atuan*, la petite Tenar, enlevée à ses parents et élevée comme la réincarnation, à travers les siècles, de la Première prêtresse des Puissances Anciennes de la Terre, des Puissances Innommables, exerce d'abord avec satisfaction son droit de mort sur des prisonniers. Adolescente, elle essaiera de capturer et de tuer Ged égaré dans le labyrinthe des Tombeaux à la recherche d'une partie de l'anneau qui rétablira l'équilibre et la paix dans les îles. Toute cette errance dans les souterrains,

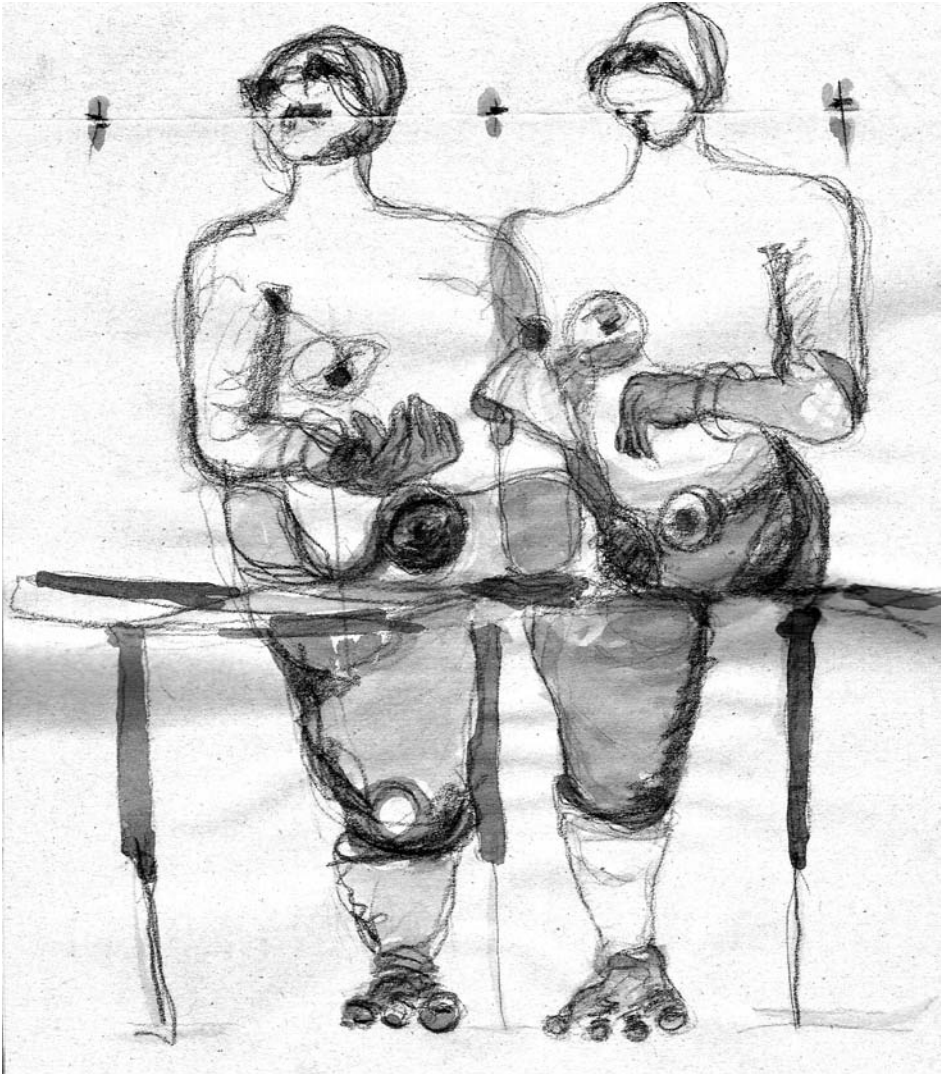
au milieu des forces dangereuses qui les défendent, montre d'ailleurs les talents d'évocation de Le Guin et les échos qu'elle peut éveiller parmi les ténèbres du lecteur...

C'est la formation du jeune prince Arren que raconte *l'ultime Rivaage*. Il a été choisi comme compagnon d'aventures par Ged, devenu archimage mais toujours décidé à mettre en jeu ses pouvoirs et sa vie pour affronter les puissances maléfiques. Il est à la recherche cette fois-ci d'une force inconnue qui vide peu à peu l'archipel des efficiences et même des savoirs magiques, ainsi que des chants et de toute joie de vivre. L'équilibre, on l'apprendra, est gravement compromis par un mage qui, pour asseoir sa domination et accéder à l'immortalité, a ouvert une brèche entre le monde des morts et le monde des vivants. Au bout d'une longue quête dans les Lointains, jusque dans la contrée aride où sont les cités des morts, le jeune prince reviendra chez lui, éprouvé et mûri, pour être sacré Roi des Îles. Garant de l'harmonie dans un archipel qui, privé de vrai roi depuis huit siècles, s'enfonçait dans les désordres, la convoitise et la violence.

### **pouvoir masculin, pouvoir féminin**

Le lecteur convaincu des affinités libertaires de Le Guin tombe ici dans une perplexité justifiée. Sans doute, la figure du roi relève des conventions d'un genre qui nous plonge dans un univers pseudo-féodal. Et le genre lui-même communique avec le conte de fées, où le roi symbolise couramment l'équilibre atteint et l'autonomie<sup>23</sup>. Plus lointainement, le roi comme symbole de concorde et de fertilité intervient dans des mythologies et des légendes, celtiques en particulier. Il n'en reste pas moins qu'on trouve à travers l'œuvre, cycle de Hain compris, des sympathies de la roman-

23. René Fugler, « L'autonomie au bout du conte... de fées », *Réfractations* n° 16, mai 2006.



cière pour les figures aristocratiques<sup>24</sup>. Il s'agit d'ailleurs le plus souvent de perdants, de laissés pour compte qui résistent avec dignité et courage à l'adversité. On peut relever que c'est plus fréquent dans les romans du début, et qu'à travers cette image aussi une évolution est perceptible. Le roi du tout dernier (?) roman ne se comporte guère en monarque.

Sur le fond, il est envisageable que le thème de l'équilibre des contraires, aussi récurrent que celui de la connexion, entre ici en jeu : même à propos des *Dépossédés*,

24. Dans *le Monde de Rocannon* (1966) en particulier. Dans *la Main gauche de la nuit*, le roi, peu sympathique..., est carrément fou.

Hélène Escudié émet l'hypothèse d'un équilibre entre systèmes « archiste » et « anarchiste ». Une ambiguïté touche de même la pensée qui est une des principales sources des idées de la romancière sur l'harmonie et sur la complémentarité des contraires: le *taoïsme* qu'elle cite comme une de ses références parmi quelques auteurs libertaires<sup>25</sup>. Le précepte du « non-agir », qui oriente l'Ekumen dans sa politique de non-intervention, peut se rapporter à la même sagesse. Ursula Le Guin a d'ailleurs publié elle-même, en collaboration avec un sinologue, une traduction du *Tao te king*<sup>26</sup>. Les mentions de ce recueil de sentences, sous différentes appellations, et même des citations ou des paraphrases, sont fréquentes dans ses livres. Le problème, c'est qu'il passe pour très difficile à traduire, donc facile à interpréter... Certains y voient une première expression de l'anarchisme, sous les traits d'un individualisme radical qui préconise la volonté d'impuissance et rejette le pouvoir avec ses prestiges, ses contraintes, ses savoirs. D'autres le considèrent, selon la date qu'ils lui attribuent, comme un texte destiné aux princes pour leur enseigner « l'art de gouverner sans que les sujets sachent seulement qu'on les

tyrannise »<sup>27</sup>. Sans oublier que sur la philosophie taoïste originelle s'est greffée une religion riche en superstitions et rituels magiques. Ce n'est pas moi qui vous donnerai la solution.

L'évolution des idées d'Ursula Le Guin est particulièrement remarquable en ce qui concerne le rôle des femmes. Plus de vingt ans après *l'ultime Rivage*, elle retourne dans l'archipel pour ce qu'elle considère alors à tort comme le dernier livre de *Terremer*<sup>28</sup>. Tenar, la jeune prêtresse qui a fui le désert d'Atuan avec Ged, s'est installée sur l'île natale de celui-ci. Au temps du récit, elle y a déjà passé vingt-cinq ans. Ged, avant de repartir pour d'autres combats, l'avait confiée à son premier maître, afin qu'il lui enseigne à mettre en ordre et à développer les pouvoirs qu'elle tenait des Puissances Anciennes. Elle y a renoncé, ne voulant plus avoir de lien avec les Ténèbres. Mariée à un fermier, elle a eu deux enfants, puis est devenue veuve. C'est alors qu'elle sauve et adopte une petite fille battue et jetée dans le feu par ses propres parents, des nomades de passage. Elle soigne son œil brûlé et sa main atrophiée. Ged, qui a perdu tous ses pouvoirs dans son effort pour refermer la brèche entre le monde des vivants et celui des morts, viendra vivre avec elles.

Un bon nombre de pages sont consacrées à des dialogues sur les pouvoirs comparés des hommes et des femmes, avec Ged – qui pense que mage est un métier d'homme – et les sorcières Lierre, la rigoureuse, et Mousse, la fantasque, qui exalte les dons des femmes: « J'ai des racines, des racines plus profondes que cette île. Plus profondes que la mer, plus anciennes que l'émergence des terres. Je m'enfoncé dans les ténèbres ».

Il faut là, encore et toujours, jouer le jeu de la romancière dans la transposition et la métaphore. N'en pas rester au mot à mot pour retrouver l'écho et l'influence

25. Paul Goodman, cité parmi ces auteurs, se référerait aussi au taoïsme. J'y reviendrai à propos de deux livres consacrés à l'anarchiste américain (1911-1972), qui viennent d'être réédités en un volume : *Présent au monde* : Paul Goodman de Bernard Vincent, l'Éprimerie, Bordeaux, 2003.

26. *Le livre de la voie et de vertu* dont l'auteur présumé est Lao-Tseu (on écrit maintenant Laozi), qui selon les commentateurs a vécu en Chine au sixième ou au troisième siècle avant l'ère chrétienne. Une traduction, par Stanislas Julien (1842) a été publiée en 1996 par Mille et une nuits.

27. Etienne dans sa préface à la traduction du *Tao tō king* par Liou Kia-hway, Gallimard, 1967, rééditée en poche, 2002.

28. *Tehanu* (1990) traduit chez Robert Laffont, ailleurs & demain, 1991, réédité en 2002.

des débats féministes des années 70 et 80. S'il allait de soi, dans les conventions des premiers livres de *Terremer*, que la magie des femmes ne pouvait s'exercer que dans les tâches subalternes, discréditées dans l'opinion (« Faible comme la magie féminine, fielleuse comme la magie féminine »), on en passe maintenant par une reconsidération, avant de sauter une nouvelle étape, symbolique encore. Si le fondement de la magie est le Langage, celui des vrais noms, il est accessible aux femmes. Tenar déjà, avec son instructeur, reconnaissait les mots anciens comme si elle les avait toujours prononcés. Et voici que Therru, la brûlée, sauve maintenant ses parents adoptifs, prisonniers d'un élève du mage maléfique, en appelant le dragon Kalessin. Celui-ci la reconnaît et la salue comme sa fille. Elle aussi savait le Langage.

### symbolique d'une « féminisation »

Avec cette « prise de parole », dit Hélène Escudie, ce roman traduit encore un état intermédiaire dans la pensée de Le Guin. « Les femmes n'y ont pas encore atteint toute leur mesure. » Dix ans plus tard, les sortilèges de *Terremer* transportent toujours la romancière, qui dans deux livres achève la « féminisation » du cycle à travers une véritable révision de l'histoire de l'archipel<sup>29</sup>. Dans *le Vent d'ailleurs*, où quatre femmes sont au cœur de l'action, la jeune fille brûlée, qui s'appelle désormais Tehanu selon le « vrai nom » que lui a révélé le dragon et qui est aussi un nom d'étoile, est sollicitée par le nouveau roi pour intervenir contre un danger qui s'abat sur les îles : depuis quelque temps, des dragons brûlent les moissons et les fermes et dispersent les troupeaux. Tehanu, peu sûre encore de ses pouvoirs, accepte de servir d'interprète, plus exactement d'intermédiaire,

entre les humains et ces êtres redoutables dont elle partage la nature. Elle obtient d'abord une trêve, le temps de conjurer un autre péril qui menace ensemble les dragons, les hommes et l'équilibre de toutes choses, puis un pacte de paix. Pour finir, elle retrouvera sa propre intégrité dans la splendeur d'un corps de dragon et s'envolera dans le vent d'ailleurs.

Les *Contes de Terremer* recadrent cette symbolique en nous révélant ce que nous ignorions, ou que nous ne connaissions que par bribes, de l'histoire et des croyances de l'archipel. Ignorance partagée d'ailleurs par l'auteure, dit-elle dans son avant-propos, et qui la laissait perplexe. « Le meilleur moyen d'étudier une période historique qui n'existe pas, c'est de la raconter et de découvrir ce qui est survenu. » Le premier des contes nous ramène trois siècles avant le premier livre du cycle, le second nous fait connaître les sorciers qui ont formé le maître de Ged. Un autre nous fait rencontrer Ged du temps qu'il était archimage. Le dernier relate les troubles semés à l'école des mages – qui n'admet que les hommes – par Libellule, une future femme dragon : celle-là même qui assistera efficacement Tehanu dans ses pourparlers avec ses frères (et sœurs) fabuleux. Le tout se termine par une *description de Terremer*, étude politique, historique, linguistique et bien entendu ethnologique. Où nous apprenons qu'à l'origine non seulement les femmes aussi étaient mages, mais que c'est elles en majorité qui ont fondé l'école de Roke, pour instituer un *enseignement éthique* de la magie et un *contrôle éthique* de son exercice. Dans l'Âge sombre où s'affrontaient princes, petites

29. Publiés aux Etats-Unis en 2001 dans cet ordre, les *Contes de Terremer* et *le Vent d'ailleurs* ont été traduits chez Robert Laffont, ailleurs & demain, la même année.

îles, cités-Etats et seigneurs de la guerre, où les mages eux-mêmes mettaient leur science au service des prédateurs quand ils ne visaient pas leur pouvoir personnel, elles avaient constitué, avec des hommes néanmoins, la Main, « un réseau ténu mais solide d'information, de communication, de protection et de tutorat ».

Les hommes, par la suite (donc dans les premiers livres du cycle...) réussiront à éliminer les femmes, comme enseignantes et comme élèves, de l'École. Mais celle-ci, et l'ordre qu'elle garantit, ne survivront, comme le raconte finalement *le Vent d'ailleurs*, que par l'intervention de deux jeunes femmes, médiatrices entre le monde de la raison et le monde des forces vitales.

Je laisse le dernier mot à mes deux commentateurs. Pour Hélène Escudié, la représentation obsédante, dans l'œuvre d'Ursula Le Guin, des réseaux – à la fois « figure fondamentale de l'an-archie » et « forme privilégiée de la socialisation des femmes » – traduit une vision féminine du monde et de la littérature. Gérard Klein arrive à une conclusion proche, en soutenant qu'elle propose un monde « sans système unificateur, sans domination, parce qu'elle est une femme et que comme telle l'affirmation obsessionnelle de la puissance du phallus la concerne moins ». « Peut-être vient-elle indirectement suggérer ainsi ce que pourrait être une culture des femmes, acentrique, tolérante, dégagée enfin du modèle répétitivement conquérant de la culture des hommes. »

**René Fugler**

